

Le poids éthéré de la médiatisation. De la matérialité diaphane du média à son investissement comme environnement

Pierluigi BASSO FOSSALI
Université Lumière Lyon 2,
Laboratoire ICAR/ENS de Lyon

1. Une science des médiations

1.1. De la technique à la technologie

Une définition actualisée de la *sémiotique* pourrait se limiter à affirmer qu'elle est la science de toutes les médiations qui filtrent l'élaboration du sens au-delà des déterminations biologiques. La médiation est donc coextensive au terrain d'enquête électif de la sémiotique, ce qui a été reconnu dans la tradition saussurienne, avec la notion de *valeur différentielle*, aussi bien que dans la tradition peircienne, où le terme *signe* peut être remplacé par celui de *medium*¹. La signification linguistique traite le *devenir* comme un enchaînement de médiations imparfaites, en couplant l'infinitude de l'espace référentiel avec une productivité inépuisable de l'environnement sémiotique.

Toutefois, ce caractère général de la médiation risque de conduire la réflexion théorique vers une indétermination de taille (à quel niveau la médiation se situe-t-elle ?), de pertinence (pour quel enjeu pratique est-elle mobilisée?), de niveau de complexité (à quel degré d'application récursive est-elle enfin stabilisée et appréciée ?). À ce propos, la sémiotique des codes a risqué d'aplatir les *sémioses* qui animent, en revanche, la vie des cultures selon des dynamiques fortement différenciées, soit interconnectées et alors polémologiques, soit séparées par des plans de pertinence distincts. D'ailleurs, les *sémioses* ne sont jamais élaborées *in vitro*, étant donné que les variables spatiales, temporelles et actorielles filtrent le déroulement, la tenue et l'appréciation de leurs articulations signifiantes. Ainsi, le destin des médiations sémiotiques est d'être, à leur tour, médiatées.

Dans le cadre de cette contribution, nous voudrions travailler sur la notion de *média* en tant que dispositif qui exprime la technique d'organisation d'une institution et cherche à reconfigurer les appréhensions du sens au-delà des scènes sociales qui reconnaissent déjà la juridiction de cette dernière. On assiste alors au passage qualitatif d'une *technique* qui exprime une approche homogène au champ de son exercice statutaire à la *technologie* qui prétend exporter le logos de la technique ailleurs. En ce sens, la *médiatisation* est vécue comme une imposition hétéronomique aux domaines de circulation des entités culturelles ; bref, elle est saisie comme une exportation d'une rationalité vers d'autres patrimoines préexistants avec des conséquences imprédictibles à partir de la technologie tout comme à partir de l'héritage culturel. Il y a 3000 ans que la lettre est devenue une technique scripturale exportée progressivement comme un facteur d'organisation globale : commerciale, administrative, politique, médicale, artistique, etc.

La technologie relève, ainsi, à la fois d'une découverte de projection possible et d'une sorte de « médiocentrisme » exercé de manière abusive par rapport à l'élaboration située de la

¹ « All my notions are too narrow. Instead of sign ought I not say Medium ? » (Peirce 1906, MS 339).

technique. La médiatisation est donc une refiguration des communications entre les domaines sociaux doublement inattendue : par la discontinuité qualitative apportée et par le caractère « insinuant » de cette technique exportée en tant que logique, même si encore indéterminée quant à son efficacité².

1.2. Topique de la médiation

Cela dit, nous devons distinguer aussi les médias technologiques d'autres formes de médiations, bien qu'elles soient fortement corrélées les unes aux autres, selon des aménagements plus ou moins complexes. Dans des contributions précédentes³ (Basso Fossali 2007, 2008 et 2009a), nous avons cherché à éclaircir une topique de la médiation par rapport à un espace pratique dont la délimitation est déjà le fruit d'une perception écologique qui vise à l'élaboration d'une prise d'initiative (par thématization actantielle) ou d'une réaction (par détection événementielle). La tension hétéroréférentielle entre des scénarisations pragmatiques et des scénarisations événementielles (cf. Basso Fossali 2009b) doit être convertie (i) dans une homogénéisation dialectique entre les valeurs *opérables* (disponibles à l'initiative) et les valeurs *opératives* (en vigueur et contraignantes) et (ii) dans une dissimilation de *rationalités* qui traitent séparément les finalités anthropiques, les investissements et les appréciations des contingences relationnelles, et une téléologie cosmologique fuyante, voire absente (pur hasard). Cette double conversion construit non seulement le hiatus constitutif entre *grammaire* et *environnement de travail*, lequel alimente les jeux de langage en dramatisant les résultats, mais aussi l'implication paradoxale des acteurs, poussés à dissocier radicalement des terrains d'engagement au détriment de la hiérarchisation préalable des cadres de validation et de justification. Ainsi, on peut bien contempler et caractériser analytiquement les attitudes qui sont à la fois têtues et nihilistes, furieuses et stratégiques, doxiques et cyniques.

À la construction des paysages de sens gérables par systèmes d'opposition, on substitue ainsi des jeux de médiations qui visent la (re)production des hétérogénéités et des disproportions, en donnant aux dynamiques sémiotiques des raccourcis complexifiants et décomplexifiants qui nient toute architecture unitaire et solidaire de la culture (Basso Fossali 2015a). Bref, il y a un degré qualitatif de la culturalisation à partir duquel chaque niveau d'organisation du sens montre sa tenue insuffisante et la nécessité conséquente de les protéger tous avec des médiations ultérieures, enveloppantes ou emboîtées, en tout cas hétérogènes pour ce qui concerne leur principe d'organisation. Cela semble motiver le passage de l'écologie perceptive à l'organisation linguistique⁴, de cette dernière à l'institutionnalisation

² Par rapport à notre réaction à l'aviissement de la *communication* dans la théorie sémiotique actuelle (Basso Fossali 2008), on a l'intention d'ajouter ici une critique à la marginalisation des médias en tant qu'agents suspects de la massification de la culture, sans qu'ils puissent revendiquer une appartenance et un apport à cette dernière. L'interprétation critique de leur rôle social doit aller de pair avec la reconnaissance de leur contribution à l'écologie sémiotique et aux équilibres reproductifs de la culture.

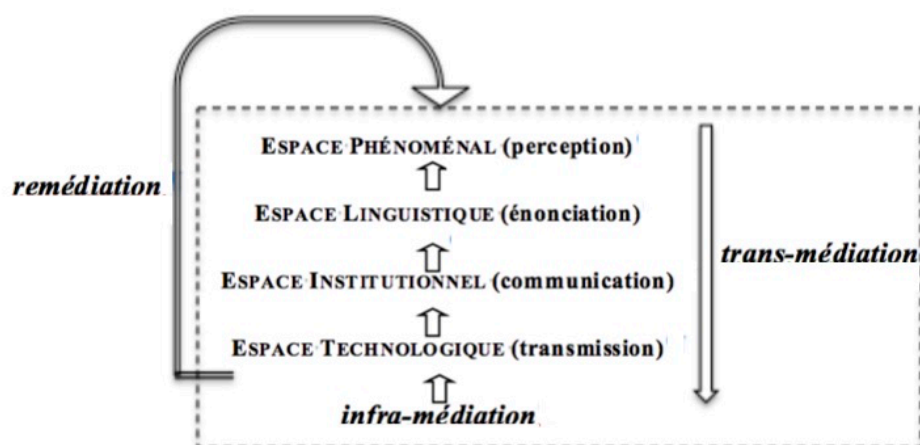
³ Cette contribution ne cherche qu'à faire le point sur une série de propositions théoriques déjà publiées ; sa visée est critique et intégrative, tout en restant une esquisse partielle d'un traité de sémiotique des médias. La présentation des concepts utilisés et des principes reconnus l'emporte sur les exemplifications ; d'ailleurs, les illustrations ne pourraient pas cacher le fait que l'approche ici utilisée est « constructiviste » et donc préparatoire à l'enquête de terrain et à l'analyse de corpus.

⁴ L'instauration des conventions signifiantes relève dès le début d'une fracture des axes de sémantisation que la saisie phénoménologique peut exemplifier. Par rapport à la vie des ombres et de la lumière qui la conditionne, les *actantialisations* respectives ne peuvent pas s'établir sur le même plan, vu qu'on cherche à dissimiler le jeu d'ombres de la régie de la lumière. L'*actant de contrôle* est l'exemplification d'un *médium* qui peut être absorbé dans la représentation à travers la logique d'une projection énonciative ou, en revanche, il peut être attribué à la

différenciée des domaines sociaux jusqu'aux spécialisations techniques internes à chaque environnement de travail.

1.3. Paliers d'organisation et dynamiques médiatrices

La reconnaissance de l'organisation *rhizomatique* des signes par rapport à leur connexion interprétative⁵ n'est que le reflet du dualisme entre *homogénéisation* et *hétérogénéisation* qui affecte chaque tentative de résolution hiérarchique, caractérisée par une gestion du sens qui voudrait être à la fois « immersive » et « méta-observatrice », ou encore, expérientielle et instauratrice. De manière plus précise, dans des études précédentes nous avons reconnu au moins quatre paliers de distribution de la gestion du sens – la perception, l'énonciation, la communication et la transmission –, chacun caractérisé par un espace de médiation particulier – phénoménal, linguistique, institutionnel et technologique⁶ – et lié aux autres à travers des syntaxes productives diversifiées : l'infra-médiation, la trans-médiation et la remédiation.



scénarisation matérielle qui la conditionne. Pour le médium c'est donc la classe hyperonymique qui contient les médias en tant que dispositifs technologiques.

⁵ Cela correspond à la vision peircienne de l'organisation de la culture. Umberto Eco a traduit cette vision dans le concept d'*encyclopédie*, mais le terme métalinguistique se prête avec ambiguïté à une relecture doxique qui le redirigerait vers la dénotation d'une organisation pleinement accomplie, hiérarchique et validée par un statut institutionnel.

⁶ Dans Basso Fossali (2008), on a distingué : a) des *espaces phénoménaux* (ou « médiaux »), qui se proposent comme des actants de contrôle des valeurs sensibles ; l'espace phénoménal est celui qui filtre la *perception* ; b) des *espaces linguistiques* (ou « médiationnels ») qui surgissent du réinvestissement des valeurs sensibles pour construire des ordres multiples de signification sur une base *fictionnelle*. L'espace linguistique est celui qui soutient l'*énonciation* ; c) des *espaces institutionnels* (ou « médiateurs ») qui distinguent les enjeux linguistiques selon les divers domaines sociaux. Chaque domaine permet une commensurabilité entre pratiques sociales sur la base d'une organisation de valences spécifiques (juridiques, artistiques, scientifiques, etc.). L'espace institutionnel est celui qui règle la *communication* selon des possibilités performatives et des implications identitaires spécifiques ; d) des *espaces technologiques* (ou « médiatiques »), qui réorganisent les variables phénoménologiques (spatiales et temporelles). L'espace médiatique est celui qui permet la *transmission* à travers une technologisation des supports.

Chaque espace propose une sorte d'écologie des relations (c'est-à-dire, une grammaire actantielle couplée à un environnement de référence) qui règle la circulation des identités et qui donne une proportion précise aux prises d'initiative et aux événements.

Si l'*infra-médiation* relève des conditions de possibilité qu'un espace plus général impose toujours aux espaces plus spécialisés (selon une lecture ascendante, par rapport à la schématisation), la *trans-médiation* décrit un mouvement génératif de la culturalisation (lecture descendante), en signalant des passages qualitatifs sur le plan de la complexification et de la différenciation⁷. Quant à la remédiation (cf. Bolter et Grusin 1999), elle explicite que la technologisation opère comme un dispositif de *rentrée* (*re-entry*) sur les conditions phénoménologiques d'appréhension des valeurs sensibles, en activant ainsi une restructuration potentiellement infinie des dynamiques trans-médiatrices et des grammaticalisations infra-médiatrices.

2. À la recherche des logiques médiatiques

2.1. Du dispositif au média

Si nous avons consacré récemment une étude à la *remédiation* (Basso Fossali 2016a), cette fois nous voudrions, comme on l'a dit, focaliser notre modeste contribution sur la notion de *média* en tant que forme de médiation technologique. Or, il nous semble que le média peut être caractérisé par trois propriétés fondamentales :

a) il prévoit un dispositif de *redétermination* des identités culturelles et de *promotion* de leurs interactions à travers une *restructuration* des variables spatiales, temporelles et actuelles ;

b) en promouvant la mobilisation des ressources linguistiques et l'expression des identités institutionnelles à travers des conditions renouvelées d'appréhension du sens, le média se dévoile en même temps comme un *filtre*, plus ou moins *diaphane*, qui laisse émerger partiellement sa *composition interne* ;

c) il impose son rôle de *tiers* à travers sa capacité à assurer une *contingence interne* ; en effet, par rapport à l'enchaînement des énonciations filtrées et protégées par des espaces institutionnels (*implémentation* réglée des textes et des objets), le média se propose aussi comme un *environnement* perméable, capable d'influencer et d'attirer d'autres systèmes, tout comme de promouvoir la créativité linguistique.

Ce dernier point mérite immédiatement un approfondissement ; le passage qualitatif d'un dispositif élaboré par un système institutionnel au *média* relève de l'émancipation du premier des conditions d'*implémentation dédiée* de certaines entités *statutaires*⁸, traitées par une programmation explicite⁹. Le *dispositif* est conçu pour scénariser des relations à travers une

⁷ De manière prototypique, on peut décrire trois passages fondamentaux : (i) du *phénoménal* au *linguistique*, à travers une transposition de l'expérience sensible selon des économies des valeurs alternatives qui, en multipliant les mondes discursifs de référence, établissent des rapports d'interprétation mutuelle ; (ii) du *linguistique* à l'*institutionnel* : ce passage donne une stabilité aux mondes élaborés discursivement et articule leur autonomie relative avec des perspectives de commensurabilité ou des traductions, ce qui permet des communications moins indéterminées et capables de souder des liens sociaux ; (iii) de l'*institutionnel* au *technologique* : ce passage permet de franchir (de manière réelle ou mythique) la condition de coprésence des acteurs de la communication et de conquérir une dimension *distale* (Rastier 2011) des valeurs à négocier, certes nécessaire à la diffusion et à la pérennisation de la culture. La trans-médiation est un processus prototypique de culturalisation qui est toujours en compétition avec d'autres parcours d'enrichissement sémiotique, tels que l'*infra-médiation* et la *remédiation*. Cette compétition ne peut que soustraire la culturalisation à tout déterminisme.

⁸ Vu l'importance que le terme « statut » a acquise en sémiotique, on promeut ici l'emploi de l'adjectif *statutaire*, « ce qui est conforme aux statuts ». D'ailleurs, cela ne fait que donner suite à une tradition juridique.

⁹ L'*implémentation* réalise une actantialisation institutionnelle de l'objet. La garantie d'une certaine solidarité entre énonciation et implémentation semble assurer un procès d'interprétation guidée, c'est-à-dire une

rationalité homogène, avec des potentialités protocolaires de dynamisation et d'autorégulation, ce qui semble stabiliser momentanément la dialectique entre des stratégies d'initiative et des tactiques de réponse. Il y a des opérations performatives capables de partager leur efficacité entre les interactants impliqués.

L'autonomisation d'un domaine exprime des dispositifs afin d'exhiber une sorte de médiation « aseptique » qui valorise seulement l'émergence et le traitement de valeurs dont il réclame une sorte d'appropriation, tout comme le caractère « propre » de cette revendication. Le dispositif se « médiatise » dès qu'il sort de la juridiction technique nécessaire au bon fonctionnement de certaines fonctions sociales codées, ce qui veut dire qu'il transforme l'autoréférentialité du domaine dans une tension vers une *distalité*, certes visée, mais dont on doit encore accepter la disproportion, l'hétéronomie, la réserve de formes de vie actuelles irréductibles aux rôles actantiels joués. Bref, le dispositif peut s'élever au statut de *média* dans la coalescence créée entre les *espaces d'implémentation* (continuité de la rationalité praxique codée) et l'*environnement* (avec son éloignement constitutif de la rationalité qui l'interroge) ; en effet, le média *catalyse*¹⁰ des reconfigurations des conditions d'exercice du patrimoine sémiotique dans la dissimilation « *in vivo* » entre *appropriation* et *possibilisation*, *implémentation* et *environnement*, ce que nous voudrions argumenter de manière plus détaillée dans les prochains paragraphes.

2.2. La médiatisation

La *médiatisation* prévoit une *tiércité* des dispositifs mobilisés qui devient prédictive d'autres médiations selon une hétérogénéité et une événementialité d'occasions de filtrage. C'est pourquoi le caractère actantiel générique d'un *médium* devient un environnement de redéterminations et de promotions des identités (*média*), au-delà de la juridiction d'origine et donc sans une cartographie préalable ou prévisible de ses réponses filtrantes. La relation entre la médiatisation et la communication est d'ailleurs motivée par le fait que cette dernière caractérise une pratique qui doit renégocier une distribution asymétrique des valeurs, en proposant alors de nouvelles relations implicatives à travers une redétermination publique des identités et une réduction de l'indétermination intentionnelle et intersubjective¹¹. Voici alors qu'un dispositif qui voudrait imposer une scénarisation actantielle canonique ne peut que se déstabiliser face aux aspects contingents et aux exigences reconfigurant la communication, en s'ouvrant comme un médium qui affaiblit ses structures internes pour laisser passer une hétérogénéité possible de valeurs échangées (cf. Luhmann 1996).

Bien qu'une enquête historique sur les phases d'affirmation d'un dispositif technologique soit toujours nécessaire, on peut faire ici l'hypothèse que les trois propriétés que nous avons attribuées au média seraient le fruit d'acquisitions successives suivant tendanciellement un parcours prototypique :

i) l'*enracinement public du média* en tant qu'espace de communication, selon une généralisation d'un dispositif qui sort d'une élaboration institutionnelle afin de filtrer des identités et des interactions au-delà de leur statut initial, ce qui transforme l'implémentation

problématisation herméneutique de l'identité de l'objet. Il s'ensuit que l'implémentation n'est que la toute dernière couche de précaution d'une concertation d'énonciations qui cherchent à envelopper les identités culturelles, pour protéger leur économie sémiotique face à l'environnement (la sémiosphère).

¹⁰ Sur la notion de *catalyse* dans la tradition sémiotique, et en particulier dans les travaux de Barthes et de Lotman, voir Basso Fossali (2015b).

¹¹ Pour une présentation plus précise de nos thèses sur la communication, voir Basso Fossali (2008 ; 2013).

des projets énonciatifs dans une « trans-mission » susceptible de modifier leurs potentialités performatives et leurs réceptions ;

(ii) cette « désécialisation » du média¹² donne suite à la pleine *promotion du média en tant qu'environnement de travail*, ce qui lui procure une certaine transparence, même quand on assiste à une réorientation des pratiques avec des phénomènes de nouvelle spécialisation ; cette « pleine » médiatisation ne peut que produire et alimenter un inconscient médiatique, de plus en plus répandu dans la société ;

(iii) l'affirmation de l'architecture interne du média non seulement laisse une empreinte sociale de plus en plus profonde, mais structure aussi un *dépôt symbolique* capable de marquer une époque entière ;

(iv) l'établissement d'un couplage privilégié de la société avec un média ne peut qu'alimenter des phénomènes de remédiation qui substituent la mythisation de son pouvoir à son influence prééminente, certes réelle mais relative et contingente.

Ce parcours canonique montre comment l'exaltation de la technologie impliquée dans la médiatisation de la société est bien paradoxale et n'est pas du tout capable de défendre son déterminisme flatteur et abusif. Le dispositif subit avant tout une extension excessive à travers une ouverture à l'expérimentation sociale ; son appropriation laisse bien les traces d'un impact, mais à condition d'être traitée paradoxalement comme une tiercéité neutre, encore arbitraire. Ainsi, sa sédimentation symbolique trouve une consistance thématique explicite dès que le média a déjà laissé son empire à des courants de remédiation qui finalement installent une rétrospection archéologique (cf. Krauss 1999).

Naturellement, au-delà de la validation historique de ce parcours canonique, on doit immédiatement reconnaître des résistances et des échappatoires. Sans vouloir trop concéder aux conjectures, on peut faire l'hypothèse que les évolutions des dispositifs *hypermédia* et l'affirmation d'un *métamédia* comme l'ordinateur (cf. Manovich 2001 ; 2013) ont introjecté et transformé la syntaxe que nous avons présentée ici de manière cavalière. D'ailleurs, la coalescence des technologies disponibles et la permutation assistée des unes avec les autres semble accomplir une montée en complexité de la sémiosphère, caractérisée finalement par une médiatisation de second ordre. Ainsi, l'âge numérique a rendu encore plus éthéré le poids des médiations jusqu'au point où les dispositifs sont devenus inter-pénétrables, en laissant aux usagers les caprices hypermédiatiques de la visualisation des données et de la textualisation locale (cf. Hansen 2004, p. 21). Le *rendering* tend ainsi à substituer l'interprétation, en mettant l'accent sur le caractère expérimental des perceptions disloquées et toujours reformatées selon des formes dont les paramètres de stabilisation ne sont plus préétablis. Le paradigme herméneutique est alors dépassé par une « esthésiologie » qui conduit à affirmer une nouvelle épopée du corps, définitivement libéré des formes cristallisées des patrimoines sémiotiques¹³. D'ailleurs, l'allègement sémiotique semble contribuer en soi à la perte de confrontation avec les *œuvres* au profit d'une consommation en quête de gratifications locales.

¹² La *tiercéité* du média répond à l'ambition la plus accentuée de son domaine d'origine, c'est-à-dire la conversion de son autonomie en dominance possible d'autres domaines. C'est pourquoi la transparence médiatique s'affirme aussi comme un redoublement factice de l'espace de référence des institutions externes, en provoquant une « dédomanialisation » des termes (Rastier 2011, p. 147 et ss.) et une *figuralité* traductrice accentuée.

¹³ Pour des questions d'espace, nous sommes obligé de renvoyer à d'autres contributions une analyse de l'environnement créé par les nouveaux médias.

2.3. La remédiation des formes de vie

Les parcours de médiation impliquent constitutivement des tensions asymptotiques vers le vertige de ses formes extrêmes : celle de la *prothèse*, où la médiation est totalement introjectée et celle de la matière totalement récalcitrante et intraitable (aucune *interface* disponible). En deçà de tout vertige, on vit dans les médiations, sans besoin d'un référent ultime (interne ou externe), en négociant des mondes discursifs qui nous obligent à rester « à califourchon » entre l'instauration des *modes d'existence* fictifs mais manipulables (cf. Latour 2012) et l'assomption d'une ligne de fuite expérientielle réclamant un centre focal et une inhérence véritable du sens.

Certes, de manière parallèle à la thématization de l'instance subjective dans le réseau des médiations, il faudrait prendre en compte le destin de l'objet ; en effet, le média (i) impose de nouveaux supports, matériels et formels, en se proposant comme un espace d'instanciation qui ne peut que stimuler un changement évolutif ou innovateur des pratiques ; (ii) il établit aussi des modalités d'activation et de diffusion publique de l'objet, en remplaçant le vieil espace d'implémentation dédié par une circulation extensive et compétitive ; (iii) il conditionne enfin la forme de vie de l'objet, sa diffusion et sa pérennisation, en participant à la stabilisation de sa sémiosphère.

Cela semble motiver encore une fois l'utilisation de l'expression « média » pour désigner un espace technologique qui, d'une part, a redessiné positivement la communication dans un domaine social, en offrant un dispositif culturel spécifique, et qui, d'autre part, a créé, par détermination négative, son environnement opératoire.

2.4. Implémentation et déterritorialisation

Sur le plan heuristique, la théorie du média ici proposée permet d'utiliser toujours au moins deux perspectives de lecture des phénomènes sociaux médiatisés :

(i) la logique *rétroductive*, laquelle vise à reconstruire *à posteriori* les productions sémiotiques et les relations communicatives que le média a permises, au-delà des scènes d'implémentation et d'autres cadres interactionnels déjà codés ;

(ii) la logique *interstitielle*, qui montre la perméabilité filtrante du média en tant qu'environnement enveloppant les acteurs (sujets et objets) et cultivant un certain « jeu » entre l'implémentation statutaire et la récréation locale.

D'une part, nous avons une *archéologie médiatique* qui montre le rôle des médias dans la diffusion et la pérennisation de la culture ; d'autre part, nous trouvons une *prospection* de l'indétermination médiatique dans sa capacité à jouer un rôle tiers qui va « exproprier » ou, en tout cas, conditionner l'ethos des figures institutionnelles et la force illocutoire des actes linguistiques. Certes, on risque bien une banalisation de cette distinction, vu qu'elle semble reproduire la divergence entre l'« histoire réalisée », en tant que résultat corroboré par une série de facteurs causaux, et le « devenir incertain de l'histoire », qui se fait en temps réel et qui est observé au fil du présent. Il faut préciser alors que c'est l'impact de la médiatisation sur la perception et sur l'espace-temps phénoménal qui transforme l'évaluation de l'actualité dans un plan des constatations directes, en temps réel. En outre, le caractère paradoxal de la médiatisation est exactement la mixtion entre une implémentation réussie de certaines productions culturelles et une *déterritorialisation relative*¹⁴ du cadre praxique qui leur serait originairement propre. Cela montre bien que toute médiatisation est une remédiation et que le

¹⁴ Cf. Deleuze et Guattari (1980).

hiatus entre l'implémentation localement adaptée (« véhiculation¹⁵ ») et la déterritorialisation provoquée (« expropriation relative ») mesure la distance historique du média de sa « domanialisation » définitive, avec l'attribution de langages et d'institutions propres (juridiction).

D'ailleurs, la condition « historique » d'un média est toujours hybride, déchirée entre des remédiations toujours opérées et des reterritorialisations réussies ; ainsi, on peut évaluer à la fois la pénétration de la télévision dans l'histoire d'une société et la stratification progressive d'une histoire autonome du média, sans que la seconde puisse être une partie de la première comme dans une relation méréologique. En effet, le décalage entre l'environnement et l'espace d'implémentation est introjecté par le média, vu que chaque remédiation est à la fois une *possibilisation*¹⁶ de la culture et une reconstruction de ses espaces de manifestation : perceptif, linguistique, institutionnel.

2.5. Organisation et trans-mission

La médiatisation semble jouer la carte d'une implémentation disproportionnée qui rouvre la finalité codée par statut et l'*intentio operis* de la production sémiotique vers une téléologie incertaine, là où les organisations sociales sont moins concentrées sur l'expression des projets définis qu'à la recherche d'une justification nouvelle. D'ailleurs, il y a un lien intime entre les organisations sociales et la médiatisation : chaque organisation doit élaborer des réponses contingentes par rapport à l'indétermination construite par les procès communicatifs mêmes, vu que l'exploitation des médias implique un contrôle seulement partiel des productions sémiotiques diffusées. Mais l'aspect le plus important à souligner est que l'organisation, dans son *ajustement relationnel proactif* à l'environnement (Basso Fossali 2011), risque de coïncider avec la technique qui permet seulement de gérer ce dernier, en perdant toute focalisation sur les valeurs effectivement traitées pour s'assurer seulement de la stabilité statutaire et de l'efficacité locale. La médiatisation acceptée telle quelle peut alors se transformer en une performativité opportuniste, en recherche d'une finalité quelconque, indifférente à l'impact sur les autres organisations et sur les autres formes de vie.

Cela dit, il est bien évident que la médiatisation peut être en revanche une ouverture de l'organisation à l'ajustement avisé aussi bien qu'à l'innovation, mais à la condition de préserver une dialectique entre la finalité élaborée et la finalisation médiatiquement située. C'est pourquoi on devrait étudier toujours avec une forte aptitude critique le couplage entre les organisations culturelles et les formes de médiatisation, en signalant que la transmission cache une transposition et qu'elle devrait se décliner alors dans une réinterprétation (cf. Rastier 1995). Le mot d'ordre sera plutôt une *trans-mission*, c'est-à-dire une problématisation délicate de la finalisation (de l'implémentation à la circulation environnementale), ce qui va nier tout passage conservatif de l'existant à l'existant ou de l'expérience à l'expérience, selon un véritable *barrage tiers* devant l'« être », tout comme devant la seule « autoréférentialité ».

Pour conclure sur ce point, bien au-delà de l'attestation de la multiplicité des langues et des langages, la médiatisation montre un moteur culturel de tension différentielle et de mobilisation identitaire, en signalant un hiatus entre projet et finalisation qui expose les *valeurs d'existence* et les *valeurs d'expérience* (cf. Fontanille 2007) à des facteurs d'indétermination en amont et en aval. D'ailleurs, le succès culturel des techniques

¹⁵ Cf. Eco (1975, p. 132).

¹⁶ À partir de la tradition luhmanienne, nous avons défini la *possibilisation* comme le déplacement de la gestion du possible du *système* à l'*environnement*, ce qui permet l'irréductibilité de la vie des langages au réservoir interne d'occurrences virtuelles et à leurs combinaisons grammaticales.

médiatiques ne se mesure plus à partir de leur efficacité protocolaire, mais sur leur capacité à absorber une dose appréciable de contingence, en reproduisant sur une autre échelle l'exposition à l'indétermination qui serait propre à toute énonciation, surtout en l'absence d'un espace d'implémentation dédié (cf. Goodman 1984), c'est-à-dire d'une enveloppe protectrice d'autres énonciations. Le média ajoute des conditions d'*expérience* aux conditions d'*existence*, en créant un décalage productif entre les deux : un espace de « jeu ». L'instauration ne suit pas une généalogie médiatique, mais une production « remédiée », accompagnée par une sorte de « sevrage », de désaccoutumance par rapport au domaine d'origine, afin d'explorer d'autres conditions d'appréhension et même d'auto-perception.

3. Retombées sociétales : un petit aperçu

3.1. L'extension hors juridiction et la tension poïétique

La médiatisation ne peut pas être identifiée avec la simple véhiculation, ce qui problématise déjà la transmission de la culture, même en-deçà des aspects interprétatifs toujours impliqués dans cette dernière. La tiercéité du média émerge dans la déconstruction de la notion réductrice de *canal* (cf. Rastier 1995), lequel a poussé, par le passé, à concevoir la communication comme (i) isolée et donc déconnectée de tout appareil d'implémentation en guise de protection de son efficacité et/ou (ii) comme sécurisée seulement par des cadres cognitifs activés par les interactants. En revanche, la scène pratique, au-delà du rôle joué par la communication et par des textes, est toujours enveloppée par d'autres formations discursives et couplée à un cadre institutionnel plus ou moins codé et explicite. La médiatisation touche alors une structuration plus délicate que la simple organisation d'un texte ou d'un agencement de tours conversationnels. Le caractère extensif de la médiatisation, par rapport à une focalisation seulement intensive de la « canalisation », relève donc d'un réarrangement de la dialectique entre *ouverture* et *clôture* de chaque jeu de langage.

Selon la vision réductionniste du canal, la véhiculation ne serait qu'un transport à travers un médium inerte (excipient) de l'activité instauratrice ; au contraire, le médium culturel comporte, dans son action diffusive, une *catalyse* qui restructure aussi l'horizon fiduciaire et implique une certaine imbrication entre ses propriétés et les propriétés des entités sémiotiques hébergées. Comme nous l'avons souligné, le média n'est pas totalement transparent et en tout cas il laisse des traces de ses filtres. Cela réclame une attention particulière sur l'infrastructure médiatique ; en particulier, une sémiotique des supports doit toujours enquêter l'espace *substantiel* de la médiatisation qui peut osciller entre le pleinement « formé » et une résistance matiériste.

En tout cas, les relations entre l'entité sémiotique et son média ne sont jamais réductibles à une tension classique entre la figure et le fond ; il y a des incrustations tout comme des figures énonciatives impliquées dans la présence médiatique même. D'ailleurs, la médiatisation n'est qu'une *tension poïétique de l'implémentation de la culture* qui se décrit paradoxalement comme une émancipation sous des conditions hétérogènes, en essayant presque le jeu de hasard pour être réellement productive. Bref, la condition autopoïétique de la culture passe par un certain oubli des conditions posées à elle-même, ce que la transversalité aléatoire de la médiatisation semble opérer. D'ailleurs, les médias ont une qualité tout à fait exceptionnelle, celle de concilier les tensions communicatives vers les zones *distales* (cf. Rastier 2001) de l'environnement avec l'expérimentation de la pénétration de ce dernier dans les noyaux les plus organisés des domaines sociaux et de leurs institutions (Basso Fossali 2016b).

3.2. Catalyse médiatique et démocratisation

L'ambiguïté de la médiatisation est qu'elle s'annonce souvent comme une révolution transversale aux domaines sociaux et qu'elle représenterait en même temps une économie des valeurs culturelles d'arrière-garde, prête à diffuser avant tout le sens commun, la production de masse, le conservatisme. Tout simplement, la technologie est angoissée par sa propre implémentation publique et son pouvoir catalytique semble corrélé à la vitesse de sa prise sur la masse, condition première pour un positionnement sur le marché. Mais notre visée est, ici, moins d'illustrer une sociologie des médias contemporains que de contribuer plus modestement à une réflexion générale sur la médiatisation en tant que telle. Cela dit, son portrait d'instance *aseptique* dans la véhiculation expressive, *sceptique* dans la diffusion des contenus et *ascétique* par rapport au « poids » des implications politiques n'a pas résisté à la confrontation avec l'histoire, bien que l'« innocentisme » du média (il est neutre en soi et il est penché vers le mal ou le bien selon des finalités hétéronomes) soit encore bien répandu et défendu. D'ailleurs, on a répondu à cette version édulcorée avec une culpabilisation prééminente, à partir d'une lecture captieuse du slogan de McLuhan « the medium is the message ». La nécessité de la théorie s'explique donc par l'exigence de sortir de telles visions radicalisées et antinomiques, afin d'étudier de manière moins idéologique les catalyses opérées par les médias.

D'une part, le support ne se substitue pas aux entités sémiotiques convoquées dans une scène communicative, même quand cette dernière ne pourrait pas se constituer sans la prestation médiatrice d'un dispositif technique. D'autre part, le média ne peut qu'activer une restructuration des valorisations et des modalisations, y compris de l'horizon fiduciaire et des évaluations épistémiques. En plus, sur le plan expressif, la médiatisation implique une texture renouvelée de l'action (instauration), accompagnée d'ailleurs par une nouvelle texture de l'événement aussi (réception), ce qui réalise proprement l'extension environnementale de la tiercéité, dont les filtrages sont toujours une reconfiguration des couplages sémiotiques et, donc, des conditions d'énonciation et de communication.

Le rôle de « facilitateur » du média peut être perçu soit comme transitif, en prolongeant une circulation du sens là où elle deviendrait autrement impossible, soit comme intransitif, vu que les conditions d'accès à la logique technique du média sont finalement moins asymétriques que les conditions de départ. En ce sens, la tendance à l'adoption bilatérale d'un média de la part des partenaires (inter)culturels semble engendrée par une sorte de provocation « douce » : s'élever à la compétence technique demandée par une correcte exploitation du média peut être aussi une disponibilité à s'adapter au niveau de l'interlocuteur. C'est pourquoi l'histoire des médias a difficilement vu le développement des emplois « tranquillement » élitistes. L'accès à la technologie médiatique est poursuivi alors comme une démocratisation simulée où le dispositif semble alléger le poids des capitaux sociaux déjà acquis, sans les attaquer pour autant.

Si le caractère prescriptif du média est immédiatement perçu dans la communauté sociale, c'est parce que, de manière implicite ou inconsciente, il est vu comme un facteur environnemental, comme une source de nouveaux enveloppements culturels. En effet, la médiatisation s'impose comme une interface entre le niveau d'élaboration et de traitement des objets et celui des pratiques d'interprétation et de jouissance, ce qui conduit à la promotion des formats (versant expressif) et des statuts (versant sémantique) *ad hoc* des entités sémiotiques. Toutefois, dans sa restructuration d'une actantialisation communicative et, donc, d'une confrontation sociale, la médiatisation inscrit ce formatage tactique préventif dans un réseau d'instances instauratrices et médiatrices concurrentes, produisant ainsi des

conséquences indéterminables à l'avance. C'est pourquoi la recherche d'un caractère *spécifique* de chaque média a coopéré de manière involontaire à leur codification institutionnelle, en montrant en même temps la faiblesse du point de départ, vu le caractère environnemental et aspécifique que la médiatisation implique.

3.3. La désécialisation et les reterritorisations malaisées

La propriété catalytique des médias ne consiste pas en leur pouvoir unilatéral, mais dans leur capacité à déplacer les enjeux sémiotiques de l'héritage culturel et à alléger ainsi les poids sociaux déjà attestés et contraignants, avec leurs différences dramatisées et leurs légitimations incrustées. Les médias ouvrent finalement de nouveaux vides communicatifs (Basso Fossali 2016b), des terrains apparemment plus sauvages pour les énonciations, en les invitant à thématiser des confrontations inexplorées et à établir des connexions inédites. La restructuration des variables sensibles n'est que le passage obligatoire à travers cette « dynamisation sourde » du social, opéré par la tiercéité du média afin d'entendre et de se faire entendre différemment. En plus, aujourd'hui, cet avancement technologique qui opère une désécialisation paradoxale de la société de la communication s'articule avec la réduction des interfaces et les avancements exceptionnels dans l'élaboration des prothèses, ce qui semble conduire vers l'exploitation des réalités virtuelles, même au profit d'autres formes de socialisation, apparemment affranchies des ancrages identitaires.

La dés-autonomisation des domaines est d'ailleurs le corollaire d'un poids de plus en plus éthéré de la médiation, ce qui s'accompagne d'un *redoublement de la société* (Luhmann 1996). Le caractère invisible et omniprésent des filtres médiatiques, vu leur nature désormais tacite, finit par activer une autoréférentialité forte des dispositifs, qui s'imposent comme des systèmes de référence où il y a l'illusion d'une vision stratégique absolutisée, intégrée et dépourvue des restrictions classiques des domaines institutionnels. Le paradoxe est alors une pénétration interstitielle des médiations dans la fiction d'une performativité optimisée de chaque instance systématique. Cette contradiction ne peut que conduire la société à un état d'émergence continue, avec la perception d'un risque de perte d'un contrôle qui n'a jamais vraiment existé : il n'y a que des agences communicatives conspiratrices (Jameson 1992). Cela ne peut corroborer l'idée qu'il y a eu un développement d'une culture médiatique « spectrale », qui évite de constater ses pathologies pour lutter en faveur d'un passé originel, et surtout d'un futur passé, d'un progrès promis, seulement fantasmé(s).

D'ailleurs, entre l'exemplification d'un patrimoine préexistant et la restructuration identitaire des entités culturelles diffusées, la médiatisation institutionnalisée demande une sorte de désistement au questionnement des altérations apportées, afin de ne pas déstabiliser l'enracinement identitaire des partenaires de la communication. L'imposition d'un environnement médiatique codé semble suggérer une continuité expérientielle même là où il y a une hétérogénéité des instances convoquées, qu'elles soient originelles ou des simples succédanés.

La reterritorialisation forcée des médias semble engendrer une retraite progressive de filtres sémiotiques spécifiques, une homogénéisation qui réduit les hiérarchies entre les énonciations et suggère une perméabilité entre des économies sémiotiques douées des ancrages les plus disparates. Pourtant, l'appauvrissement des mailles structurelles cache une exemplification de conformité mal conditionnée et une réouverture à des contingences imprévues par la logique interne des textes historiques hébergés. Certes, afin de résoudre ce *reconditionnement* dérangent et anarchique, la textualité peut bien accepter de se soumettre et d'introjeter la « logique » du média, de manière à transformer de nouveau un en-

vironnement en un espace d'implémentation privilégié. Il va sans dire que l'industrie médiatique ne doit pas trop se préoccuper pour trouver des auteurs zélés.

4. Puissance médiatique et contrôle institutionnel

4.1. Fenêtre théorique sur le rôle des médias dans la sémiotisation

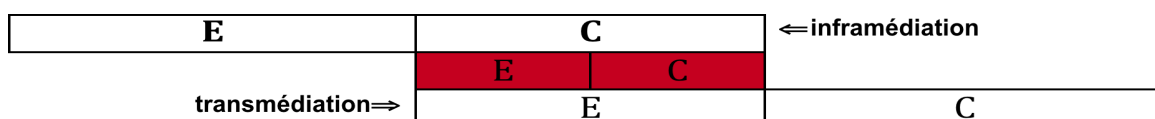
La sémiose en acte ne peut pas se limiter à une articulation déterminée entre une expression (un signifiant répertorié) et un contenu (un signifié figé), car elle est affectée par une dynamisation toujours imperfective qui relève de trois facteurs :

(i) la *finalisation syntaxique* : le procès, comme logique du système, se traduit dans un traitement continu du sens qui ne reconnaît que des passages énonciatifs et des phases narratives (la gestion de la signification relève toujours d'une *sémiose implicative* par rapport au *devenir*) ;

(ii) la *résonance paradigmatique* : chaque production sémiotique n'est que la résolution locale d'une concurrence avec d'autres solutions énonciatives. Il s'ensuit que la réalisation discursive effective reste toujours enveloppée par une « archéologie du possible » qui va qualifier les reprises des formes, les exclusions, les inclusions allusives, les innovations formelles (l'apparente subjectivité de l'énonciation relève toujours d'une *sémiose positionnelle* par rapport aux systèmes et à leur environnement de travail) ;

(iii) le *repliement réflexif* : l'énonciation, qui se voudrait autonome, rencontre, dans son instauration, des supports et d'autres formations sémiotiques, qui obligent à accepter une certaine « perméabilité » et par conséquent des *catégories participatives*, selon l'acception de Hjelmslev. Cela active un parcours énonciatif réflexif qui vise à opérer des dissimilations d'instances, tantôt sous forme de *trans-médiation* (réflexivité *productive*), tantôt sous forme d'*infra-médiation* (réflexivité *réductive*, vers les conditions de possibilité de l'identité sémiotique traitée). C'est pourquoi la culturalisation de l'appréhension et de la production du sens relève toujours d'une sémiotisation de deuxième ordre et plus généralement d'une *sémiose réursive*.

Cela peut nous conduire à relire aussi les *métasémiotiques* dont l'élaboration ne renvoie pas à une opération codique qui « corrompt » (selon une clé connotative) ou « sublime » (selon une aspiration métalinguistique) la forme d'origine ; elle relève en revanche d'une médiation qui va complexifier la signification, selon (i) une densité (infra-médiation) ou un raffinement majeur (trans-médiation) des pertinences appliquées et (ii) une exposition spécifique à l'indétermination de l'environnement d'interprétation.



Pour ce qui concerne l'infra-médiation, nous pouvons préciser mieux les points suivants :

a) le média n'opère qu'une *repertinentisation* (Eco 1975, p. 333) de l'arrière-plan des opérations énonciatives et productives en tant qu'enveloppe sémiotique susceptible d'en soutenir et partager le destin (durabilité et diffusion) ; cette contribution ne peut que resémantiser son existence et affirmer sa présence diaphane à travers des incrustations (coalescence des traits) et des ajustements des énonciations (formats et statuts *ad hoc*), ce qui

semble « densifier » la territorialisation et donc la « prise » des formes sur un environnement de référence ;

b) si la trans-médiation technologique ne peut que déboucher sur une remédiation qui tend à stimuler des réinitialisations de la culturalisation (entre autres, la « mutation » perceptive et l'élaboration métalinguistique, laquelle peut en découler en raison d'une transformation épistémologique), l'infra-médiation offre une ligne de déformation cohérente, transversale, en redessinant une densité d'interconnexion qui représente une autre dimension de la sémiosphère exploitable par les formes de vie : l'ordre de la justification et de l'éthique, là où chaque émancipation et chaque raffinement se révèlent inachevés et incrustés de cohabitations encore compromettantes.

Quant au schéma ci-dessus, il a seulement la fonction de suggérer qu'il n'y a pas de resémiotisations sans l'intervention d'une médiation transversale et que le passage métasémiotique d'une signification à l'autre reste moins un facteur explicatif qu'une donnée à expliquer par voie d'analyse. D'ailleurs, l'adoption en sémiotique du paradigme de la *complexité* supposerait que chaque schématisation n'est qu'un cadre diagrammatique valable pour la détection des médiations encore manquantes. À la place d'un réductionnisme concessif, le schéma peut bien (se) revendiquer (comme) une piste heuristique encore ouverte, perméable à d'autres actants de contrôle et sensible aux ruptures de la linéarité géométrique qui nous obligeront à élaborer d'autres schématisations.

Cela dit, notre contribution devrait entrer davantage dans la modélisation des relations entre (a) le plan de l'expression des textes et des objets, (b) les structures d'implémentation des cadres institutionnels, (c) la texture diaphane des supports médiatiques. Le risque de la schématisation ne pourrait qu'apparaître opportun afin de constater pleinement les conséquences de nos argumentations qui visent (i) à problématiser le rôle des appareils institutionnels d'implémentation, au-delà de la présence des structures *épitextuelles* et *péritextuelles*, et (ii) à contester la réductibilité des médias à de simples véhicules d'information. L'implémentation est *topicalisante*, *préservative* et *résistante*, préoccupée des activations des valeurs patrimonialisées ; la médiatisation est *fuyante*, *diffusive* et *infiltrante*, consacrée à jouer la carte de l'extension de pertinence et de l'interpénétration des domaines sociaux. Est-ce que la résistance à se doter d'une schématisation s'explique cette fois par l'hétérogénéité de la conceptualisation de l'espace sémiotique même, vu que la textualisation, l'implémentation et la médiatisation ne se rejoignent pas dans un même plan actantiel, mais seulement à travers des catalyses et donc par le biais de structurations articulatoires locales ?

Les relations entre l'*espace d'implémentation* et un *terrain de jeu de langage* relèvent d'une séparation *statutaire*, afin de dissocier les fondements de certaines *valences* des opérations sur les *valeurs* qui en sont affectées. L'« osmose » locale entre les deux espaces de pertinence ne peut que provoquer une déstabilisation des finalisations respectives par rapport à un couplage culturel qui assurait précédemment des marges efficaces de manœuvre ; ou plutôt la confluence reste une illusion, un trompe-l'œil, car la suture expressive permanente serait une véritable catastrophe catégorielle et modale pour le domaine social concerné.

Nous avons élaboré une schématisation de cette « séduction » insoluble entre le cadre d'implémentation et l'œuvre dans quelques contributions récentes (Basso Fossali 2015c ; 2016b). Toutefois, on devrait aborder ici la relation entre les espaces énonciatifs (d'implémentation ou d'instauration) et l'espace médiatique, dont la caractéristique principale est de combiner sa texture fine, capable de s'insinuer et de soutenir le plan d'expression des instances institutionnelles et textuelles, avec sa dissolution dans l'environnement, ce qui atteste une disponibilité à jouer jusqu'au bout le rôle d'instance « tierce » qui renonce à préserver l'autonomie de sa composition structurale et identitaire. L'actantialisation séparée

mais combinée des espaces d'instauration et d'implémentation d'objets, qui est la condition de possibilité de la *mémoire culturelle*, se transforme médiatiquement en une tension bipolaire qui est à la base, en revanche, des processus catalytiques de la culture ; cette tension soutient à la fois la multiplication d'occasions de scénarisation actantielle (le média favorise la communication là où autrement elle serait impossible) et un dépassement de toute frontière praxique, s'ouvrant ainsi sur une redéfinition des conditions perceptives. Le média est une enveloppe *auratique* qui trouve sa consistance réactive seulement là où elle trouve des projets sémiotiques : grâce à sa tiercéité, le média offre des supports à l'instauration et des dispositifs à l'implémentation, sans détruire la fiction d'une polarisation sociale d'instances différenciées. D'une part, le média a une expression « répondante » ; d'autre part, il s'étend « à géométrie variable » ou comme une matière dispersée dont la sémiotisation reste en puissance. Devant une institution, le média opère un recadrage du point de vue prévu par les appareils d'implémentation, mais il peut interpénétrer des domaines différents à partir d'une sorte de « rémission » des points de vue et des finalisations.

La banalisation du média a été pratiquée comme une sorte d'exercice apotropaïque face à son pouvoir social ; aujourd'hui il faudrait reconnaître qu'il reste un objet d'étude difficilement traitable par la théorisation classique. On pourrait avancer l'hypothèse qu'il représente une sorte de *sémiotisation négative*, où les expressions et les contenus semblent presque se repousser. La rencontre avec des organisations codées va provoquer une sorte de glissement entre l'*antisémiose* du média et les signes *domanialisés*, en stabilisant progressivement un « chemin de roulement » qui va comparer différentiellement deux vitesses et deux textures : les dynamiques actorialisantes qui débouchent sur la circulation convergente d'objets médiatés, et les *cénesthésies* ambiantes qui ré-impliquent leurs formes de vie dans l'espace distal, en montrant un horizon destinal à resignifier. Hors de la prise sur les appareils et sur les objets culturels, le média reste « atmosphérique », un environnement qui réserve un champ météorologique de catalyses improbables, donc informatives, une fois réalisées. Il est clair alors que l'*antisémiose* du média s'oppose aux contraintes des architectures culturelles et réserve un nouvel rôle de protagoniste au corps, ce que la médiologie souligne aujourd'hui avec insistance (cf. Hansen 2004). C'est pourquoi la médiatisation peut conjuguer une finalisation protocolaire des « produits » culturels, qui demande le respect des certaines « recettes » de base, avec l'apparence d'un espace ouvert à l'exploration perceptive : en effet, c'est un environnement « sensible » dépourvu de préjugés actoriels, vu que les traits figuratifs sont libres de circuler, les identités accueillies n'étant désormais que *spectrales*.

4.2. Petite synthèse sur la complexité de la médiatisation

L'environnement de référence est un produit négatif des médiations, lesquelles peuvent le densifier de nouveau ou le transposer à des fins de raffinement, selon une dialectique entre l'ordre des justifications et l'ordre des projets qui seule peut résoudre le manque de fondements ultimes de la culture. La médiatisation exhibe la caractéristique de conduire les termes dialectiques à une distance critique extrémisée, là où l'infra-médiation signifie une reproblématisation de l'autonomie des institutions et de leur langage interne et là où la trans-médiation implique une réinitialisation, une remédiation globale des conditions de perception et d'autoréflexion épistémologique.

Cette tension dialectique, exacerbée par la médiation technologique, ne peut que contester toute interprétation trivialement transmissive de cette dernière. D'ailleurs, une vision épidémiologique de la culture n'est qu'une posture pour accompagner une crise d'un paradigme interprétatif dans notre société, en laissant jouer librement son rôle à la

médiatisation, sans exercer aucun contraste critique. Les sciences sociales ont compris comment se confier au jeu de hasard. En ce sens, l'ignorance des savoirs sémiotiques peut aller de pair avec l'attestation du pouvoir médiatique, en transformant la célébration d'une économie d'explications causales dans l'attestation de l'évidence empirique, de l'impact quantitatif. Par contre, l'ordre de complexité que la sémiotique invite à prendre en compte implique :

(i) la double contingence des supports et des signes supportés, ce qui oblige à connecter deux généalogies qui passent de l'étrangeté à la familiarisation ;

(ii) la transposition de finalisation, la « trans-mission » qui seule peut recadrer radicalement les enjeux (re-médiation) ou s'enraciner de nouveau dans un héritage culturel, en participant de métamédiations déjà actives et coalescentes.

Bref, il y a au moins deux ordres d'analyse à réaliser : d'une part, l'actantialisation de la scène médiatique et, d'autre part, l'arrangement actoriel (position, implication, réflexion). Cela montre bien le passage qualitatif entre l'*implémentation*, qui relève d'une série de compléments énonciatifs pour l'interprétation réglée (codée et légitimée) de certaines identités « objectales » et « subjectales », et la *médiatisation*, laquelle prévoit une réouverture infra-médiale et trans-médiale des fondements institutionnels et des conditions environnementales d'exercice de leurs fonctions et de leurs actes de langage. Cette réouverture veut dire que la saisie linguistique et la saisie phénoménologique des terrains de confrontation culturelle n'ont plus de relation économique qui répond aux opérations autonomisantes des domaines sociaux institués ; bref, la médiatisation réinitialise les conditions d'auto-perception de la société et les « vagues » de la remédiation donnent une forme de vie dynamique, fluctuante et indéterminée même aux dispositifs, lesquels avaient imposés par le passé une certaine refiguration des autres entités culturelles¹⁷.

4.3. La puissante sémiose défective de la médiatisation

Le média est donc un terrain d'expression « aspécifique » qui redessine les conditions écologiques de perception et d'énonciation, en demandant des justifications nouvelles aux institutions¹⁸. Pourtant, cette resémiotisation puissante peut aller de pair avec une fluidification déproblématisante des ajustements pratiques, car la médiatisation peut simuler un conservatisme de façade et en même temps donner l'impression d'un vaste horizon d'opportunités transversales. Du reste, la médiatisation est à la fois l'expression d'un cadre social d'institutions qui l'ont produite et instaurée et la négation que la transposition des conditions communicatives des identités puissent être soutenues et légitimées par les formes d'organisation précédentes. L'ambition médiatique initiale cache normalement sa trahison finalisante.

En outre, il y a une rhétorique spécifique du média qui est toujours *tierce* en rendant chaque interaction « impaire » ; d'une part, il affiche des structures plus faibles, presque transparentes afin de se proposer comme un support « au carré » (il va « remédier » les supports d'origine des objets) ; d'autre part, il peut laisser entendre une certaine supériorité, sa tiercéité élective qui finalement restructure la scène communicative, en influençant les hiérarchies habituelles jusqu'au moment où il impose sa présence impérative (pour exister socialement, il faut être médiatisé). L'ambiguïté de son pouvoir est liée à cette attitude

¹⁷ En ce sens, l'idée d'assumer les médias comme une simple technologisation de la scène d'implémentation révèle pleinement son réductionnisme.

¹⁸ On se trompe toujours dans l'anticipation abusive du caractère informatif, éducatif, politique, etc., des (nouveaux) médias.

apparemment concessive, vu qu'il autorise les entités culturelles diffusées à s'efforcer de nier ou d'ignorer la forme d'organisation médiatique qui les soutient ; mais il attend seulement que l'accoutumance se transforme en dépendance.

Toutefois, si la dénégation de l'influence médiatique est toujours alambiquée et obtuse, il faut reconnaître aussi que la puissance médiatique est relativisée par l'impossibilité d'opérer une réattribution véritable de la production sémiotique supportée, ce qui fait souffrir les détenteurs d'un pouvoir médiatique d'une faiblesse chronique dans l'élaboration autonome des valences. L'autoréférentialité médiatique est alors contrebalancée par des indices communicatifs qui pointent vers un « ailleurs », ce qui semble pousser les médias vers le recours à la mythification : s'il y a une hétéronomie des valences, sa source doit être au moins non localisable et sans reconstitution historique possible.

Toutefois, l'auto-historisation d'un média, à travers ses opérations métadiscursives, ne doit pas être seulement cataloguée comme une tentative pathétique, car les conditions de mythification restent à sa charge. On fait alors confiance à l'indétermination médiatique, on tente le sort, comme si l'implication dans sa tiercéité était moins la garantie d'une nouvelle existence (préservation) qu'une implication dans un autre ordre expérientiel et opérationnel. Le succès virtuel est d'ailleurs préférable à la pleine marginalisation sociale, même si on finit par entériner le propos que le non-médiatisé soit immédiatement perçu comme inactuel.

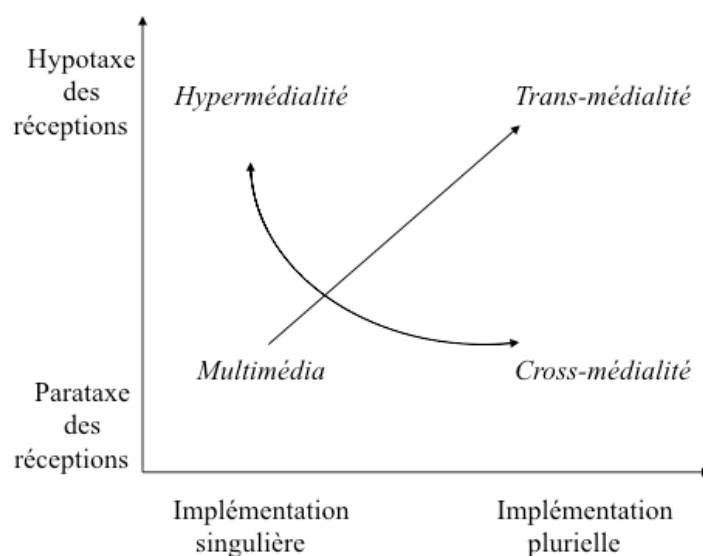
4.4. *L'économie des remédiations*

Si les alternatives dans la production du plan de l'expression sont limitées par le médium, la communication est moins dispendieuse, mais moins informative aussi¹⁹. Toutefois, cette idée qu'on doit économiser les formes d'autant plus que la diffusion est vaste et aspécifique ne semble plus une véritable contrainte pour les *métamédias*, qui font de leur versatilité un principe-clé de leur compétition technologique. La médiatisation actuelle peut multiplier les formats, non seulement tolérer leur coalescence historique, comme si la diversification d'éditions pouvait alimenter une pluralisation de contacts et d'achats et finalement une anti-économie de la réception. L'économie ascétique des vieilles technologies de communication laisse de plus en plus la place à la tendance proliférante et superfétatoire des hypermédias et des exploitations trans-médiales. Cela explique aussi la dissimilation nécessaire entre, d'une part, une *trans-médiation* transitive qui conduit à une véritable remédiation et, d'autre part, une trans-médiation réflexive (*cross-médiation*) qui s'offre comme une déclinaison et une saturation éventuelle des transpositions médiatiques du même projet culturel. La dépense et le risque de la remédiation, avec sa destination indéterminée vu les réappropriations aspécifiques et incertaines des interprètes, sont alors substitués par l'optimisation d'une production massive apte à la diversification de choix improvisés et au prolongement maximal des consommations.

La *cross-médialité* implique qu'une entité culturelle trouve son identité distribuée dans des manifestations médiatiques différenciées et mises en réseau. Toutefois, chaque manifestation est abordée singulièrement ; la *trans-médialité* seule parvient à une appréhension intégrée de toutes les manifestations de cette entité culturelle, au-delà de leur enracinement médiatique.

¹⁹ Dans la médiatisation, on profite d'une coalescence de deux économies concurrentes : (i) le médium impose des contraintes réductrices ou extensives du plan de l'expression convoqué par les pratiques sémiotiques accueillies ; (ii) à cette sémiologie dynamisée en sens ascendant s'oppose une autre économie, celle de l'énonciation qui prime sur les propriétés plus atones du support à travers des interconnexions internes plus denses et capables de développements métasémiotiques majeurs réfléchissant sur les potentialités du médium même.

Afin d'améliorer l'intelligibilité des espaces technologiques, on peut suggérer de distinguer quatre formes de médiations de l'entité culturelle à partir de deux oppositions : implémentation singulière vs plurielle et parataxe vs hypotaxe des réceptions. Grâce à cette schématisation catégorielle on pourra reconnaître le *multimédia* comme une plateforme d'accueil des entités culturelles polysémotiques qui respecte leur textualité individuelle à travers une saisie dédiée (fenêtre) ; l'*hypermédia* comme une forme multimédiale qui ajoute la réception simultanée de plusieurs entités culturelles ; le *cross-média* comme une pluralisation des plateformes technologiques pour s'ajuster aux formes transcendantes de manifestation de la même entité culturelle ; la *trans-médialité* garantirait en revanche un cadre synoptique de réceptions simultanées des formes transcendantes de manifestation.



4.5. Le contrôle institutionnel

Comme nous l'avons suggéré, dans la gestion des variables spatio-temporelles et dans la refiguration de la dialectique entre l'actantialité et l'actorialité, la médiatisation opère des formes d'enveloppement des scènes pratiques. On parle d'« enveloppement » car la médiatisation active une sensibilisation spécifique aux conditions d'existence ; en plus, la récursivité de la sémiotisation qui s'exprime à travers le média est antinomique, car son pouvoir « enveloppant » va de pair avec le caractère presque « auratique », impalpable, de sa figure sociale et la diaphanéité de ses opérations de filtre. Cela laisse ouverte la question de la « direction » du média, sur le plan de la gouvernance (actorialité) tout comme de sa syntaxe « filtrante » (actantialité).

Scénarisation au carré, la médiatisation offre de nouvelles chances aux identités sociales, à partir de ce qui échappe encore aux conduites habituelles, réglées par des jeux de langage qui auraient bien d'autres possibilités structurelles et d'autres combinaisons possibles. Or, la médiatisation semble faire passer au second plan la stabilité des praxis et l'autonomie des domaines afin de montrer l'exploitation possible de ce qui échappe à un premier contrôle codique et énonciatif (une nouvelle matière de contenu est enveloppée en vue de nouvelles sémiotisations) ; cependant, comme nous l'avons vu, la licéité sociale de la remédiation passe exactement par la subordination de la dynamisation au continuïsme, voire au conservatisme des institutions. L'échappatoire du média semble demander un surplus de métadiscours afin d'enrégimenter ce qui a été déconditionné et indéterminé ; paradoxalement, l'irritation des

institutions peut devenir un prétexte pour augmenter leur production des contraintes, ce qui contraste avec les retombées infra-médiatiques qui inviteraient à justifier de nouveau, en revanche, les fondements du contrôle social et la rationalité des dispositifs. Normalement, on cherche à faire passer la réflexion sur l'impact infra-médiatique comme une mission d'arrière-garde, face à l'avenir fructueux d'une économie culturelle qui a trouvé un nouvel enveloppement. L'emphase sur le progrès peut alors s'accompagner d'une rhétorique de la remédiation technologique, sorte d'*Aufhebung* de la culture qui l'a exprimée. En ce cas, l'épopée du média devient le refoulement des antinomies internes à la culture au profit de l'avènement d'une époque nouvelle.

5. L'axe médiatique

5.1. Désarticulation des niveaux d'organisation et compénétration des instances

Par rapport à la schématisation des plans de pertinence de l'élaboration sémiotique proposée par Fontanille (2008), nous avons déjà remarqué que la vision anatomique doit s'accompagner d'une analyse de différents régimes « physiologiques » et que la progression des niveaux relève d'une relation inversement proportionnelle entre la détermination sémiotique et l'appropriation énonciative (au signe anonyme codé correspond une forme de vie inéchangeable mais aussi indéfinissable). Or, la question médiatique montre bien une physiologie perturbée par des éléments exogènes et transversaux par rapport à la topique pratique. Comme nous l'avons déjà remarqué, l'aspect crucial de ce facteur incident est la finalisation, vu que la programmation de l'action ne peut vraiment pas simuler avec quelque espoir de succès sa pureté rationnelle et son caractère unilatéral. Ainsi, la stratégie, avec ses agencements d'actions et d'exploitation de réactions, se trouve le plus souvent pré-formatée sous forme de *protocoles*, voire expropriée de son autonomie modale par des dispositifs institutionnels, mais on a vu comment ces derniers finissent par ajouter de nouvelles conditions environnementales. L'équilibre culturel exemplifié par la médiatisation, ou le circuit vertueux de la remédiation, est une compensation entre l'imposition de cadres modaux et l'affranchissement environnemental.

L'axe médiatique est alors ce qui sépare un fonctionnement linéaire des relations inverses entre la détermination sémiotique et l'appropriation énonciative, c'est-à-dire entre, d'une part, l'instauration des signes et, d'autre part, la revendication d'une forme de vie. En particulier, l'axe médiatique se positionne entre les objets et les scènes pratiques, en montrant que l'exigibilité praxique est conditionnée par une animation de la scène qui ne relève pas seulement des perceptions esthétiques et sémantiques, mais d'un espace culturel qui tend à la fois à formater et à animer les cadres d'interaction. Cet espace modal, qui influence les investissements de sens, peut rationaliser et légitimer les prises d'initiatives des acteurs seulement s'il se structure en des domaines qui donnent l'idée d'élaborer des finalisations spécifiques et relativement autonomes.

Le sujet sémiotique est normalement confronté à une animation d'un scénario qui, bien qu'informé par des langages, prévoit aussi une dialectique entre des fonctionnements et des événements. Ainsi, l'objet n'est pas inerte et son statut sémiotique cache une neutralisation, voire une refoulement de son animisme. C'est pourquoi les machines aident les actions mais signalent aussi l'expropriation d'une initiative praxique libre, en exigeant un savoir-faire *ad hoc* entre l'assomption prothétique et la manipulation de l'interface proposée. L'axe médiatique est alors la démarcation d'une restructuration bilatérale des initiatives et des animations, des conditions pratiques et du fonctionnement des dispositifs.

L'animation est un formatage narratif débrayé où la médiatisation signale que la dialectique déjà codée entre système et environnement peut se rouvrir à des conditions hétéronomes et incertaines. Bref, la médiatisation montre que la *rentrée* des dispositifs sur les conditions d'exercice des institutions qui les ont créés n'est pas une simple introjection et anticipation de la logique de ces dernières. Grâce à la tiercéité des médiatisations, la saveur particulière d'une culture est toujours une mixtion de « modalisation » et d'« atmosphérisation ».

On sait bien que la césure qualitative entre une scénarisation et l'actantialisation d'une population d'objets n'est finalement que l'abandon d'un *espace transitionnel* où les identités « subjectales » et « objectales » se testent simplement à travers une dissimilation des frontières et un ajustement actantiel par agrégation des forces et des résistances. L'animation médiatique n'est alors que la mise en tension maximale des scénarisations, à savoir la distanciation exacerbée entre les pratiques et les dispositifs, en signalant une antinomie maximale entre l'instauration spécialisée et contraignante d'instances sémiotiques et une appropriation d'un environnement de référence de plus en plus vaste. La résonance culturelle légitime serait liée à des échos de plus en plus différés et/ou éloignés. La pudeur de l'homme de culture s'exprime dans sa capacité d'attendre les finalisations et les légitimations.

Les lieux institutionnels, c'est-à-dire les espaces d'implémentation des dispositifs, ne sont que les membranes qui permettent la séparation entre un environnement et les jeux de langage, ce qui construit un interstice vital entre la possibilisation existentielle pure et l'organisation réglée des échanges communicatifs. La médiatisation semble renouveler cet interstice à travers un dispositif si ambitieux qu'il résulte disproportionné, susceptible de reconfigurer les grammaires institutionnelles. En outre, la pluralité et l'hétéarchie des institutions favorisent des contrôles différenciés et partiels de la contingence, ce qui rend plus perméable et diffus l'environnement médiatique ; il peut pénétrer partout jusqu'au point de dépasser l'hétérogénéité institutionnelle avec une sorte de redoublement du monde de la référence.

Comme nous l'avons suggéré, la mobilisation des valeurs par les acteurs et l'animation des scénarios par les institutions semblent montrer des tensions dynamiques que le média peut envelopper de manière à possibiliser de nouveau leurs compositions et leurs contrastes, selon une série d'effets antinomiques : une sorte de re-naturalisation des contraintes imposées (impact trans-médiatique) et une ré-interrogation des justifications (impact infra-médiatique). D'ailleurs, le spectacle de la déterritorialisation institutionnelle est cultivé comme le versant extrinsèque d'un écran qui peut bien cacher des reterritorialisations progressives de la part des pouvoirs.

Dans la théâtralisation de la culture, nous avons besoin de deux fictions : l'autonomie des instances instaurées et une implication commune régulatrice. Il y a donc deux axes de scénarisation, linguistico-énonciative et médiatico-situationnelle, qui résistent à une articulation solidaire afin de se disposer sur des plans de gestion du sens décalés²⁰. Cela permet de transposer à l'infini la dialectique entre existence et expérience identitaires, en procurant un moteur reproductif à la sémiologie culturelle avec son caractère imperfectif.

À partir de l'axe médiatique, action et passion, initiative et événement sont transposés dans un cadre de compénétration des organisations du sens, en les obligeant à une réaction re-systématisante. La médiatisation est ainsi entropique et en même temps activatrice des restructurations internes à la culture.

²⁰ La médiatisation montre finalement la condition originaire de la culturalisation qui doit procéder en opérant sur deux actantialisations en même temps : la structuration de la scène en tant que terrain de jeu et les conditions du réglage hétéronome de ce dernier. L'actant de contrôle médiatique donne du « jeu » au jeu, ce qui est propre à l'émancipation productive de la culture.

5.2. Le rôle de l'interprétation entre déconditionnement et appropriation

L'*interprétation*, en tant que pratique de ré-implication dans la finalité de la production sémiotique, prévoit une mise en scène critique, avec un dispositif de lecture et de jouissance où l'immersion est contrebalancée par la comparaison, l'exigence traductive, l'appréciation détachée, le jugement. L'interprétation ne peut pas attester seulement l'organisation des entités sémiotiques, mais elle doit conduire l'enjeu de la sémiose vers une gestion d'une dialectique qui reste ambivalente, avec des mouvements restrictifs (instauration d'un plan d'existence) et des mouvements ré-implicatifs, qui activent une expérience. Mais il est clair que l'interprétation peut se conjuguer seulement à une infra-médiation²¹, à une réinterrogation des finalités sémiotiques et à une trans-médiation qui explore la réouverture du sens du patrimoine sémiotique mobilisé. De manière plus simpliste on pourrait affirmer que les pratiques interprétatives luttent contre une consommation sans rétrospection et un usage sans prospection, sauf que le double filtrage critique que nous pouvons opérer démarre d'un axe médiatique où la territorialisation du sens n'est plus sécurisée par une organisation systématique solidaire et consistante. À travers l'axe médiatique on accepte de passer de l'architecture culturelle à la vie de ses formes en plein air.

Il s'ensuit que les pratiques interprétatives ne sont que le corrélat de la reconnaissance des prestations médiatiques, lesquelles travaillent sur le couplage entre, d'une part, le patrimoine sémiotique (signes, textes, objets) et, d'autre part, les prises d'initiative, les élaborations stratégico-tactiques, les implications toujours en quête de finalités qui sont propres aux formes de vie. Le facteur émancipateur de la culture prévoit que la capacité de traiter la *distalité* d'ancrage des valeurs soit réappliquée à ses productions, de sorte que le couplage entre les acteurs et la sémiosphère ne puisse jamais se contenter d'un ajustement transitionnel. On cherche la juste distance, en acceptant même la désappropriation locale, l'ingratitude institutionnelle aussi.

Au fond, toutes les pratiques interprétatives signalent la réouverture d'une distance, la confrontation des énonciations avec un vide, une absence partielle de protection, ce qui responsabilise l'interprète et lui consigne l'aspect critique d'une opération qui ne peut pas se décliner dans une simple transmission. Le passage par le patrimoine implique, traverse et perturbe l'identité de l'interprète en lui demandant de le transformer dans un parcours qui n'a pas de territoire préalable, mais un environnement qui se fait pendant le chemin.

Aux instaurations obsédées par la restructuration unilatérale du paysage du sens, il faut ajouter les catalyses provoquées par le croisement entre les organisations sémiotiques autoréférentielles et les médiations transversales et apparemment dépourvues de défense, ce qui donne une consistance et une épaisseur sensible à l'expérience culturelle. À travers la médiatisation, la puissance précaire mais concentrée des institutions accepte une tiercéité extensive car encore plus inconsistante, même si susceptible de favoriser de nouveaux couplages entre patrimoine et expérience. Le *nomos* médiatique des dispositifs pousse leurs convocations anonymes à l'organisation qu'ils président dans une raréfaction ultérieure de leur présence, en accomplissent une conjoncture paradoxale entre la célébration et le sacrifice de la culture. La médiatisation est à la fois un achèvement et l'avènement d'une nouvelle

²¹ L'*inframédiation* favorise une sémiose globalisante, *réductive*, qui enveloppe les entités sémiotiques concernées de manière à rétablir leur condition de diffusion et de pérennisation. Toutefois, cette *réduction* ne peut que rouvrir les enjeux de la mémoire culturelle et les valences de son assomption : l'implémentation, qui sécurise l'instauration, ne peut pas empêcher une dynamisation vive et expérimentale.

indétermination ; en tout cas, elle est une complexification du futur, de plus en plus non linéaire et difficile à suturer narrativement.

Cette radicalisation de la tiercéité exprimée par le média ne fait que montrer qu'entre les différents plans d'organisation sémiotique il n'y a pas une immédiate articulation, que l'intégration des niveaux architecturaux de la culture n'est qu'une utopie et finalement une réification des chances sociales de continuer un mouvement d'élaboration instauratrice qui ne craint pas l'infinetisation des frontières. L'intégration souple n'est qu'un cas d'appropriation bilatérale des plans d'organisation selon un ajustement qui suit finalement une rationalité convergente et une axiologie plus ou moins solidaire. On sait bien que le travail de l'interprétation commence exactement quand cette intégration par emboîtements successifs, qui protègent un plan de sens homogène, n'est plus immédiatement exigible. Dans les mouvements interprétatifs, chaque appropriation est imparfaite, relativement inappropriée et susceptible de renégocier encore et encore la justesse de son approche, d'apprendre d'autres finalisations possibles à partir des plans d'organisation de la culture enquêtés. Et finalement l'interprétation tombe dans un terrain où ses cadres d'intégration décalée et toujours renvoyée à des affinements successifs ne sont plus enveloppés comme une frontière souhaitable du traitement du patrimoine sémiotique. Il arrive alors que l'appropriation visée n'est plus ni sous le format de la justesse, ni sous celui de l'enquête herméneutique : la syntaxe culturelle se prolonge vers la possibilisation et ce déplacement du possible du système à l'environnement est réalisé par une tiercéité médiatique qui est l'expression maximale d'une certaine institution, sa proposition d'une refiguration de l'environnement qui ne manquera d'affecter la « génitrice » aussi. La médiatisation est alors saisie comme une « crise » bienvenue et bienveillante, une instance presque aveugle, voire chaotique qui concède toutefois un déconditionnement des habitus interprétatifs afin de réinitialiser des perceptions et des émotions. Cela n'est qu'une motivation renouvelée pour une prise de position de l'interprète, sauf les risques d'une spectacularisation qui n'aime que les surfaces expressives.

Bref, la médiatisation fonctionne comme une exemplification nue de tiercéité, l'initiation à un autre cadre générateur d'organisation, ce qui conduit après coup à s'enfoncer dans des repliements infra-médiatiques ou trans-médiatiques (voir ci-dessus). Dans cette réémergence d'une sorte de « primauté » de la médiation, la possibilisation garde la mémoire culturelle mais lui offre de nouvelles exigences d'intégration internes, des ruptures qui augmentent l'entropie mais qui concèdent aussi des horizons de resémantisation.

D'ailleurs, on a déjà signalé par le passé que la remédiation est aussi une thérapie et que la culture cherche les crises pour s'exprimer au mieux dans les soins administrés à elle-même. Le média touche alors la tension interne la plus délicate de la culture, sa précarité physiologique : il doit réinitialiser deux mouvements antinomiques, celui de la détermination sémiotique, avec des productions, des codifications et des implémentations institutionnalisées, et celui de la ré-implication dans un environnement qui n'a pas de terrains nécessairement prédéterminés. Le média finit par donner du « jeu » aux jeux, en combinant héritage et explosion, appropriation et possibilisation. Ainsi, la médiologie a pleinement le droit de signaler l'impact des remédiations sur une époque.

L'axe médiatique est la ligne d'émergence d'une discontinuité dans la transmission de la culture, signalée par la non-intégrabilité entre les efforts des déterminations sémiotiques (codages, élaborations textuelles et d'objets, organisations institutionnelles) et les protocoles d'implémentation et de gestion des identités culturelles. À la sublimation métasémiotique des pouvoirs instaurateurs des institutions on substitue une infection sémiotique chronique : la médiatisation, la rentrée des dispositifs sur les institutions, ce qui signale une sorte

d'inversion du contrôle et de récusation des caractères appropriés des généalogies sémiotiques²². En effet, la célébration des nouveaux médias va de pair avec leur infidélité.

La banalisation des remédiations historiques est encore plus grave si on pense à la complexification des régimes sémiotiques qu'elles apportent. De la reconnaissance des formes on doit passer à l'émergence de formes nouvelles, générées par le croisement contingent de plusieurs instances hétérogènes. Il n'y a pas un ordre caché à valoriser grâce à la médiatisation ; cette dernière procure des transformations non-linéaires, des réarrangements inconséquents, des digressions, des perturbations qui répondent à d'autres perturbations. Plus que la transmission du patrimoine sémiotique tel quel, la médiatisation nous consigne la face négative de l'appropriation, les informations et les compétences encore manquantes, en signalant qu'il y a encore du « jeu », des marges de manœuvres pour réaliser et stabiliser d'autres couplages entre les systèmes identitaires et la sémiosphère de référence. Dans cette complexification, un rôle est joué aussi par les matières convoquées, par le grain des supports, par l'appropriation dissipatrice du média : la médiation ne parle pas distinctement, elle murmure en arrière-plan sa densité éparpillée, son atomisation qui n'accepte plus une analyse selon les répertoires déjà codés. La tiercéité du média opère une réinitialisation puissante car on ne peut pas la regarder en face, la discrimination de sa forme étant momentanément dissipée dans sa contingence catalytique, dans ses filtrages denses et diaphanes.

Références bibliographiques

- BASSO FOSSALI, Pierluigi (2007), « Di mediazione in mediazione. Spazi esperienziali, domini culturali e semiosfera », *Visible*, n° 3, « Intermédialité visuelle », Limoges, Pulim, p. 11-55.
- (2008), *La promozione dei valori. Semiotica della comunicazione e dei consumi*, Milano, Franco Angeli.
- (2009a), « L'espace du jeu », *Nouveaux Actes Sémiotiques* (en ligne), <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2801>.
- (2009b), *La tenuta del senso. Per una semiotica della percezione*, Roma, Aracne.
- (2011), « Organisation et politique des valorisations. Petite réflexion autour l'écologie de la communication », *Communication & Organisation*, vol. 39, p. 73-93.
- (2012a), « Possibilisation, disproportion, interpénétration: trois perspectives pour enquêter sur la productivité de la notion de forme de vie en sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 115, <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=4138>
- (2012b), « À nous la philologie. L'implémentation numérique du cinéma et l'identité filmique dans l'horizon théorique de Gérard Genette », *Cinéma & Cie*, vol. XII, n° 18, Spring 2012, p. 101-12.
- (2013), *Semiotica a prova d'esperienza*, Milano, Unicopli.
- (2015a), « Émancipation et disproportion : pour une problématisation de la notion de culture en sémiotique », in P. Marillaud (éd.), *Culture et valeurs*, Toulouse, Université Jean-Jaurès, p. 65-81.

²² Dans les écrits autographes de Saussure on reconnaît l'« essence double du langage » tout à fait particulière car, d'une part, le signe n'est que local, arbitraire, indifférent à la visée transmissive, d'autre part, il est comme le personnage de la légende, un objet qui vit de son statut transcendant par rapport aux versions énoncées. Ainsi, le signe n'est qu'un piège dans l'investissement énonciatif vu que les tours de la parole entre les acteurs sociaux continuent à signaler une crise endémique de la transmission dont le signe est porteur sain. L'infection sémiotique conduit à la défaillance de toute transmission simple : la transmission culturelle n'est qu'une intermittence légendaire et toujours apocryphe.

- (2015b), « Le rythme étranger et la catalyse ponctuelle de la culture. Dialogues possibles entre Barthes et Lotman », *Signata*, n° 6, p. 447-62.
- (2015c), « L'interprétation dans son espace phénoménologique : jeux de langage et implémentation publique », *Metodo*, vol. 3, n° 1, p. 113-38.
- (2016a), « La remédiation directe : reconfigurations de la scène énonciative en temps réel », in T. Migliore (éd.), *Rimediazioni. Immagini interattive*, Roma, Aracne, p. 59-82.
- (2016b), « Les espaces de l'énonciation sous la sollicitation de leurs vides : le discours comme optimisation de l'expérience », in M. Colas-Blaise, L. Perrin et G. Tore (éd.), *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 388-413.
- BOLTER, Jay David et GRUSIN, Richard (1999), *Remediation. Understanding New Media*, Cambridge-London, The MIT Press.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix (1980), *Mille Plateaux*, Paris, Minuit.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- FONTANILLE, Jacques (2007). « Paysages, expérience et existence », in I. Marcos (éd.), *Dynamiques de la ville. Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- GOODMAN, Nelson (1984), *On Mind and Others Matters*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.); trad. fr. part. *L'art en théorie et en action*, Paris, L'Éclat, 1996.
- HANSEN, Mark B.N (2004), *New Philosophy for New Media*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- JAMESON, Fredric (1992), *The Geopolitical Aesthetic. Cinema and Space in the World System*, Bloomington, Indiana University Press.
- KRAUSS, Rosalind (1999), « *A Voyage on the North Sea* » : *Art in the Age of the Post-Medium Condition* », London, Thames and Hudson.
- LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- LUHMANN, Niklas (1996), *Die Realität der Massenmediem*, Oplande, Westdeutscher Verlag.
- MANOVICH, Lev (2001), *The Language of New Media*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- (2013). *Software Takes Command*, London-Ney York, Bloomsbury Academic.
- PEIRCE, Charles Sanders (1906), *Logic Notebook* (1865-1909), MS 339.
- RASTIER, François (1995), « Communication ou transmission ? », *Césure*, n° 8, p. 151-95.
- (2001), « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n° 85-86, p. 183-219.
- (2011), *La mesure et le grain*, Paris, Champion.